

CINÉMASTEAK

Bava sans bavure

Il y a un peu du *Shining* (1980) de Kubrick dans ce grand jeu de massacre auquel se livre Mario Bava au sein du vaste manoir de *A Bay of Blood* (1971). Et son sous-titre italien, *Ecologia del delitto* (*Écologie du délit*), nous rappelle que ce film est aussi un plaidoyer très actuel en faveur de la nature, en l'occurrence une magnifique baie sauvage détenue par la comtesse Federica Donati que des promoteurs immobiliers veulent bétonner pour y construire un dance-club. À seule fin de posséder ce site très convoité, hommes et femmes ne cesseront de s'entretuer pendant plus d'une heure. Dans ce bestiaire des passions humaines que représente *A Bay of Blood*, règnent ainsi l'avarice, l'envie, la corruption...

Délits morbides et fantasmes sexuels s'entrelacent constamment

Né le 31 juillet 1914, en pleine boucherie militaire européenne, Mario Bava était tout prédestiné à devenir l'un des précurseurs du cinéma gore : têtes tranchées, gorges étranglées, poitrines percées, intestins mis à nu, sont le lot quotidien des soldats dans les tranchées. Ces corps ouverts, déchiquetés seront aussi les totems de ses films réalisés avec quelques bouts de ficelle et une bonne dose d'ingéniosité. Fils d'Eugenio Bava, sculpteur devenu chef-opérateur au temps du muet, Mario poursuit cet héritage artistique en intégrant les Beaux-arts. Peintre de formation, il maîtrise aussi l'art de la lumière, appris auprès de son père : une polyvalence qui l'impose à son tour dans le milieu.

Après avoir travaillé avec le plus grand maître de l'époque, du père de Sergio Leone à Mario Monicelli en passant par Roberto Rossellini, il passe derrière la caméra à la toute fin des années 1940. Fameux inventeur d'effets spéciaux, Mario Bava est aussi, à l'instar de Roger Corman, l'instigateur de genres bis qui connaîtront un engouement croissant auprès du public : le *giallo* tout d'abord, dont il est l'un des initiateurs avec *La Fille qui en savait trop* (1963) ; le *poliziottesco* dans les années 1970, genre réglé sur les affaires policières qui secouent alors la Péninsule durant les « années de Plomb » ; ou encore celui du slasher, sous-catégorie du film d'horreur, auquel est fréquemment renvoyé *A Bay of Blood*. C'est dire combien est vaste l'héritage laissé par Mario Bava.



Tous les codes du slasher

On reconnaît facilement le style de Mario Bava, qui découle en partie des faibles moyens financiers dont il bénéficiait. À un usage expressionniste de la couleur s'ajoutent des plongées et des contre-plongées vertigineuses, qui tantôt accroissent la tension dramatique des situations, tantôt insistent sur la violence des crimes perpétrés. Des angles de vue tranchants qui contrastent avec des panoramiques et d'élégants travellings latéraux soulignant la beauté et l'harmonie des lieux. Délits morbides et désirs sexuels s'entrelacent constamment, pour s'unir finalement dans une jouissance funèbre et toujours perverse. On y fétichise les parties du corps humain amputées, dont l'artificialité ne fait pourtant aucun doute, tout comme l'horreur des effusions d'hémoglobine est chez lui repoussée par un rendu frôlant le kitsch. La caméra est au service d'un voyeurisme féroce, vorace, dévorant : tout ce qui passe devant elle finit à la découpe, secondée par la musique de Stelvio Cipriani. À sa façon, Mario Bava aura introduit la littérature de Sade et du comte de Lautréamont dans le cinéma populaire italien. Le bon goût n'a qu'à bien se tenir... ● Loïc Millot

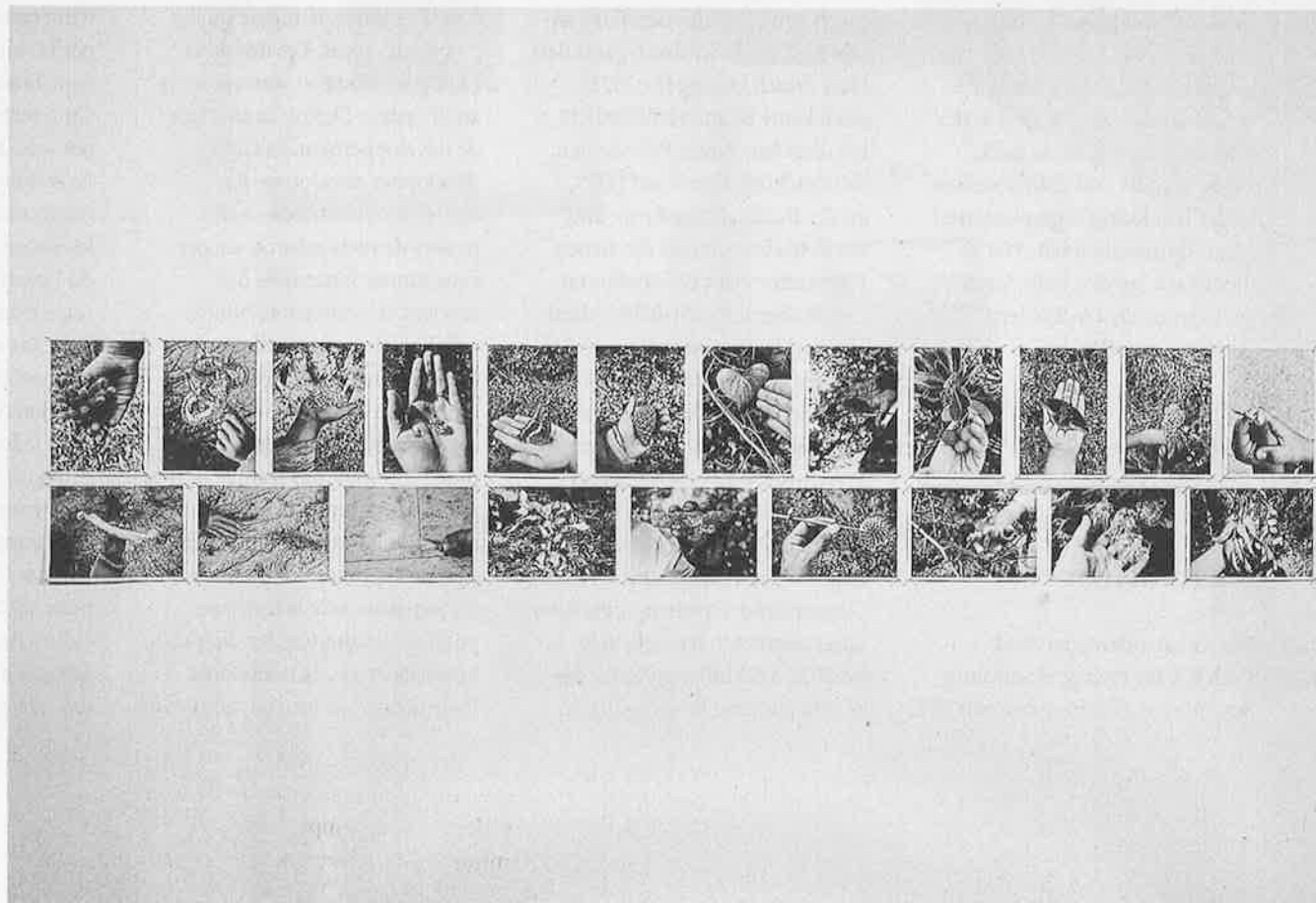
A Bay of Blood. Ecologia del delitto (1971, vostf, 84'), de Mario Bava, est présenté vendredi 7 avril à 20h30 à la Cinémathèque de la Ville de Luxembourg

PHOTOGRAPHIE

L'œil aux aguets

Marianne Brausch

Deux approches de l'environnement sont à voir actuellement à Dudelange. L'une abstraite, l'autre réaliste. L'une en noir et blanc, l'autre en couleurs



L'ailleurs coloré de Neckel Scholtus...

Michel Mazzone, à la galerie Nei Licht, fait l'éloge du presque rien, si ce n'est au philosophe Vladimir Jankelevitch. On peut aussi penser au Japon, où le détail est relié à l'universel. Pourtant, ce n'est pas une invitation à la méditation extrême-orientale à laquelle nous invite le photographe né à Audun-le-Tiche et qui vit à Bruxelles. Le titre général donné aux photographies de Michel Mazzone est *Flat Cuts*. Il s'agit de formats carte postale, soigneusement encadrés avec une marie-louise, et des moyens et grands formats collés directement à même le mur. Ce qu'on peut interpréter comme un renvoi à la photographie, bi-dimensionnelle par essence. Il donne à voir ici, des prises de vue d'éléments tridimensionnels dans la réalité, notamment de bâtiments très architecturés, qui deviennent des éléments plats.

Explication. Ce n'est pas qu'ils n'aient pas de relief, les faces à l'ombre leur en donne inévitablement, mais Michel Mazzone les transforme dans ses photographies, toutes en noir et blanc, en un jeu abstrait de parties claires, grises et sombres : littéralement comme le titre de l'exposition ce sont des *flat cuts*. Cela vaut aussi pour toutes les prises de vue de détails saisis de très près. Minéraux, végétation, fruits, nuages. La majorité des petits formats (impressions sur papier Baryté, 9 x 6 cm) est consacrée à cet exercice visuel.

On est dans l'abstraction pure, même dans une composition à base de boîtes de diapositives ou plutôt sa décomposition en trois éléments vus du dessus à voir comme une équation : couvercle de la boîte égal surface plane grise, tranches des diapos serrées dans la boîte ouverte égal tranches blanches et compartiment en partie vide égal tranches blanches et rectangles noirs. C'est un des moyens formats collés directement sur le mur. Comme cette tapisserie (c'est

Deux photographes que tout oppose dans les deux galeries de Dudelange

peut-être aussi un tapis ou un papier peint ou un revêtement de sol – les photographies n'ont pas d'intitulé) aux arabesques grises et blanches. Le motif a été photographié de près et le tirage tellement agrandi que l'image est pixélisée.

Une image donc à la fois composée et décomposée. Mais... *Flat Cuts* vraiment ? N'aurions-nous pas tort de réduire les prises de vue sans perspective de Michel Mazzone à un exercice sur la bidimensionnalité photographique ? C'est ce genre de détail qui donne en effet du volume et les compositions de Michel Mazzone ont de l'épaisseur : il y a, sous certains des petits formats, d'autres couches de papier quadrillé et surtout des papiers couleur. Dont des fragments s'échappent de la composition en rectangle strict. Le photographe sait ce que l'imparfait (plutôt que l'imperfection) ajoute à la rigueur.

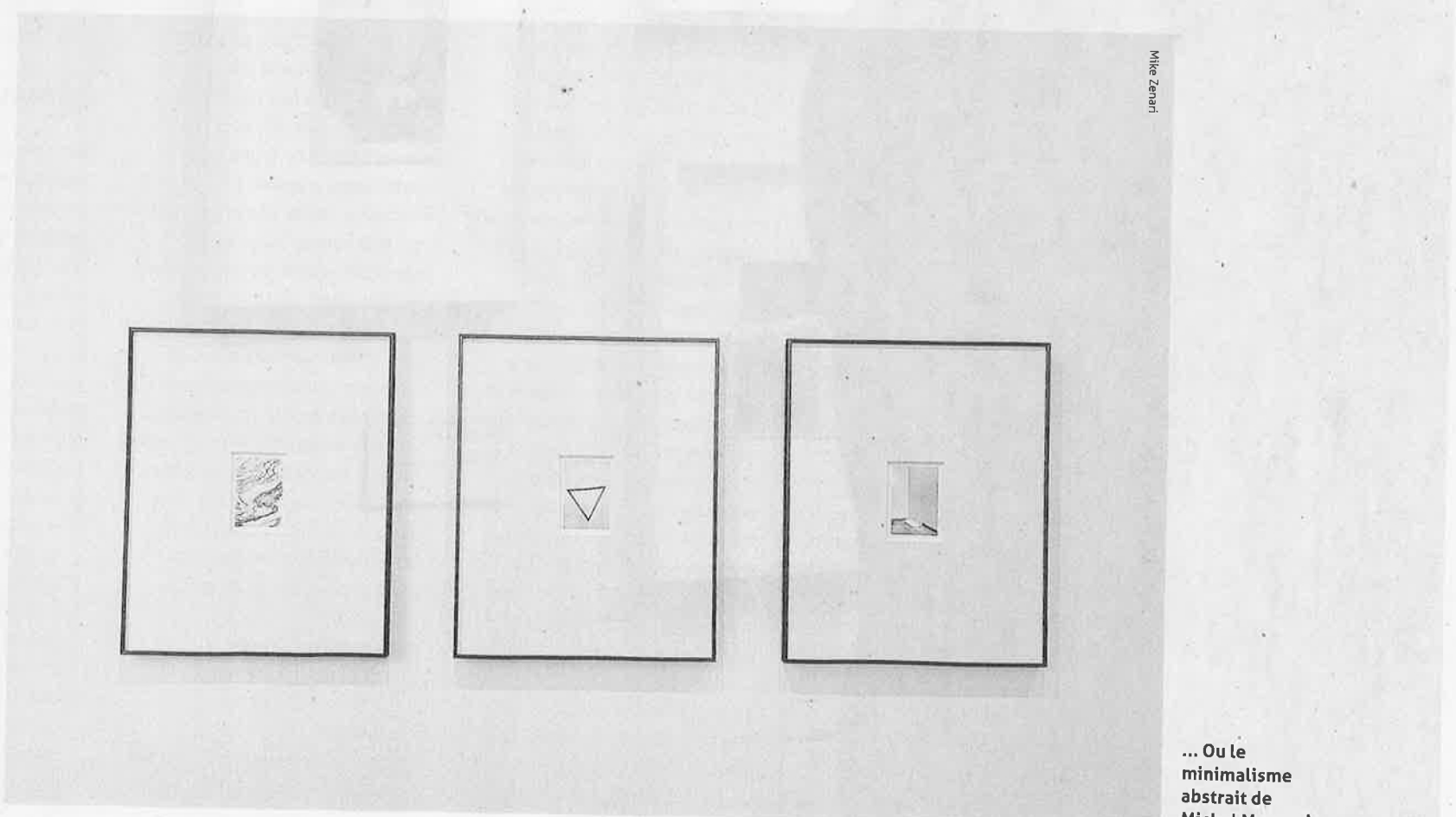
À Bord... En Bord de Mer Noire de la photographe luxembourgeoise Neckel Scholtus à la galerie Dominique Lang, est un travail à l'opposé de celui de Michel Mazzone. En couleurs, c'est le « reportage » d'un voyage en Grèce, Turquie, Bulgarie et Roumanie. Ce sont des

portraits d'habitants posant devant leur maison (*Lexique de voyage*). Il est extrêmement intéressant de voir les architectures au rez-de-chaussée en pierres et au premier étage en bois, la plupart du temps couvertes d'un toit de tuiles rouges avec leur propriétaire. Ainsi de cette vieille dame au chapeau de paille appuyée contre sa grille.

Ces femmes et ces hommes qui sont visiblement usés par le travail, sont fiers de leur chez eux. Ils ont raison : ces magnifiques maisons traditionnelles deviennent rares et les nouvelles, de la jeune génération, tout en béton, même si elles imitent l'ancien, n'ont plus le charme de la tradition. Peut-on dire que Neckel Scholtus a, dans ce sens, fait un travail sociologique ? On la définirait plutôt comme une glaneuse d'images. Ainsi de la série des objets abandonnés (cabane de plage, lit, bateau ou petit cheval en plastique) et aussi de produits de la terre, qui renvoient au travail des habitants des maisons. La production locale est photographiée à même le sol ou dans des mains d'enfants. À Bord... En Bord de Mer Noire est un road movie émouvant digne d'une photographe reporter.

Aux visiteurs des deux galeries de la Ville de Dudelange de choisir s'ils préfèrent cet ailleurs réaliste ou l'ailleurs minimaliste. Faut-il d'ailleurs choisir ? ●

Flat Cuts de Michel Mazzone et *À Bord... En Bord de Mer Noire* de Neckel Scholtus sont à voir à la galerie Nei Licht, rue Dominique Lang et à la galerie Dominique Lang, dans l'ancienne gare Dudelange-Ville jusqu'au 14 avril



... Ou le minimalisme abstrait de Michel Mazzone